

**L  
E**

**D**

**É  
F  
I**

**G  
É  
R  
A  
R  
D  
  
G  
A  
R  
O  
U  
S  
T  
E**

**D  
U**

**S**

**O**

**L  
E  
I  
L**

**L  
E  
  
D  
É  
F  
I  
  
D  
U  
  
S  
O  
L  
E  
I  
L**



**G**

**G  
A  
R**

**É**

**O**

**R**

**U  
S  
T  
E**

**A  
R  
D**

Conçu il y a près de vingt-cinq ans par Gérard Garouste, *Le Défi du soleil*, était surtout connu par une petite sculpture en bronze et son énigmatique légende : « Projet pour le jardin du Palais-Royal ». C'est en effet pour ce square parisien du XVII<sup>e</sup> siècle que l'État avait passé commande à l'artiste d'un ensemble monumental, composé de deux personnages, le Classique et l'Indien, et de trente-deux pieux en bronze. Mais la polémique que suscitèrent les colonnes de Daniel Buren dans la cour du Conseil d'État avait conduit le ministère à suspendre, en 1987, l'installation du *Défi du soleil*.

Après plusieurs tentatives qui se révélèrent infructueuses, l'œuvre trouve finalement sa place dans une salle de verdure du domaine national de Saint-Cloud. Le projet voit le jour grâce à un partenariat étroit entre les services du patrimoine et ceux de la création artistique du ministère de la Culture et de la Communication.

Dans sa nouvelle configuration, le Classique et l'Indien se font face, sur une terrasse circulaire, qui fait écho au bassin Saint-Jean, tout proche. Dans la mythologie personnelle de Garouste, deux forces s'opposent toujours, qui pourraient s'appeler Apollon et Dionysos, qu'il a nommées à sa manière qui ne ressemble à aucune autre : le Classique et l'Indien – le Classique ou le Soleil étant du côté de la lumière, de l'ordre, de la logique, l'Indien du côté des ruses de l'esprit, de la liberté vagabonde et de l'imagination.

L'œuvre inventoriée dans les collections du Centre national des arts plastiques est déposée au domaine national de Saint-Cloud en 2013.

Cette publication a pour objectif de retracer l'histoire du projet, depuis la commande pour le Palais-Royal jusqu'à son installation dans l'environnement bucolique du domaine. Un entretien avec l'artiste et plusieurs contributions écrites visent à aiguïser la curiosité des promeneurs et à rendre l'œuvre plus accessible à tous.

- 3 [Cahier images](#)
- 16 [Index des images](#)
- 17 [Entretien avec Gérard Garouste](#)
- 20 [Gérard Garouste par Hortense Lyon](#)
- 22 [Entretien avec Régis Bocquel](#)
- 23 [Histoire d'une commande publique, de 1985 à 2013](#)
- 24 [Promenade contemporaine dans les jardins historiques](#)
- 26 [Le domaine national de Saint-Cloud](#)
- 28 [Biographie et bibliographie de Gérard Garouste](#)
- 30 [Livret pour les enfants et les familles](#)
- 34 [Informations pratiques et plan d'accès à l'œuvre](#)
- 35 [La Règle du jeu de Gérard Garouste : le film](#)
- 36 [Colophon](#)

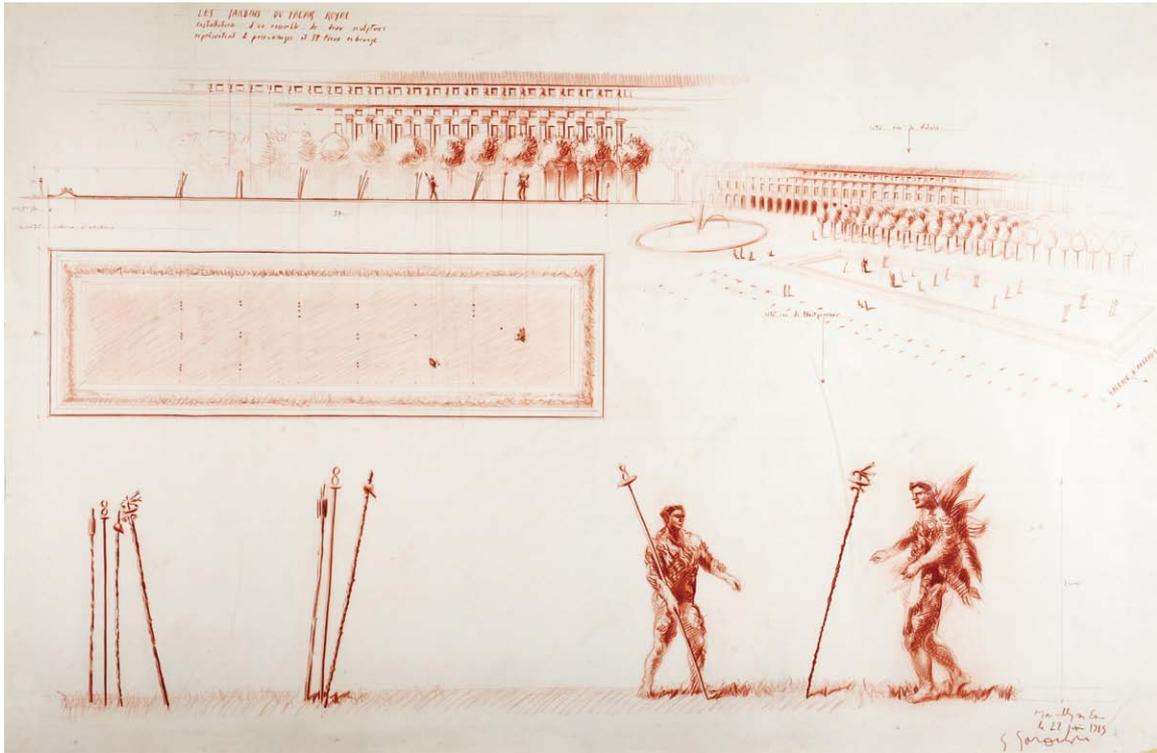


FIG. 1



FIG. 2



FIG. 3

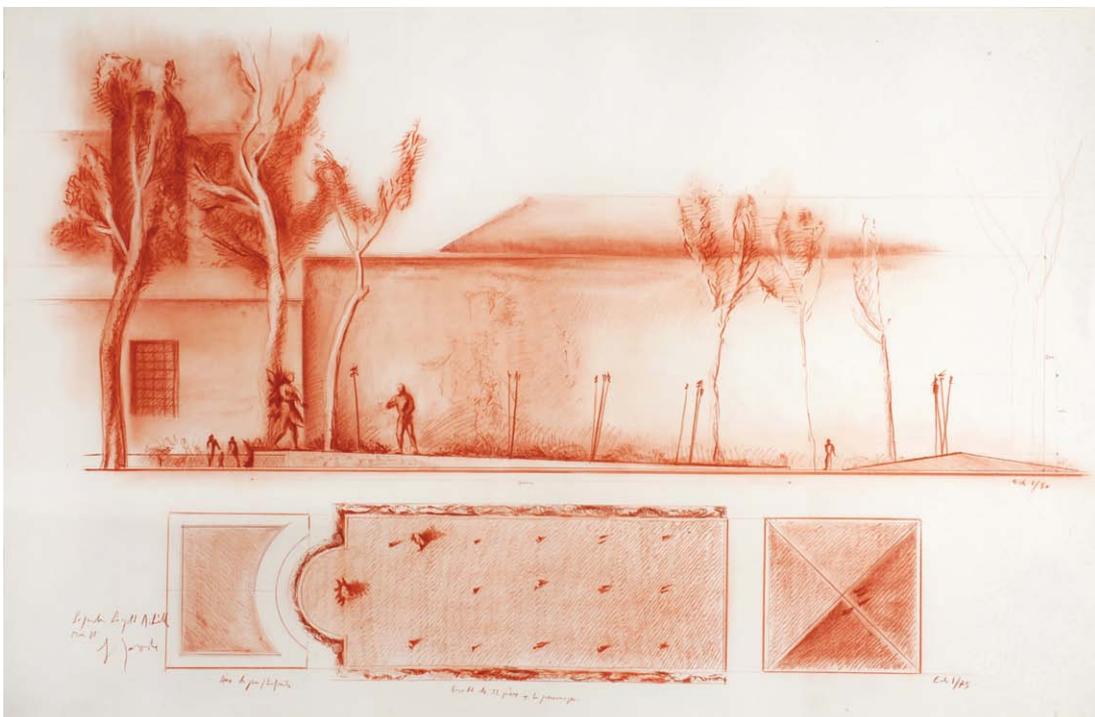


FIG. 4



FIG. 5



**I**



**II**



**III**



IV



V



VI



VII



VIII



IX



**A**



**B**



**C**



D



E



a



**b**



**c**



d



e

P	N°	Titre	Année
3	FIG. 1	<i>Étude pour «Le Défi au soleil»</i> Projet pour le jardin du Palais-Royal, Paris Sanguine sur papier Canson 81 x 121,5 cm FNAC 35398 (3) En dépôt au Musée de Valence depuis 1998	[1985]
3	FIG. 2	<i>Étude pour «Le Défi au soleil»</i> Projet pour le jardin du Palais-Royal, Paris Maquette Bronze, bois et terre 51 x 121 x 46 cm	[1985]
4	FIG. 3	<i>Étude pour «Le Défi au soleil»</i> Projet pour le square Léopold Achille, Paris Sanguine sur papier Canson 81 x 121,5 cm FNAC 89537 En dépôt au Musée de Valence depuis 1998	[1988]
4	FIG. 4	<i>Étude pour «Le Défi au soleil»</i> Projet pour le square Léopold Achille, Paris Sanguine sur papier Canson 81 x 121,5 cm FNAC 89538 En dépôt au Musée de Valence depuis 1998	[1988]
5	FIG. 5	<i>Étude pour «Le Défi du soleil»</i> Projet pour le domaine national de Saint-Cloud Maquette Bronze, bois latté, peinture acrylique 50 x 62cm FNAC 2011-0546	[2011]
6	I - III	Vues de l'œuvre <i>Le Défi du soleil</i> à la fonderie Bocquel	[2013]
7	IV - IX	Transport et installation de l'œuvre <i>Le Défi du soleil</i> au domaine national de Saint-Cloud	[2013]
9	A - E	<i>Le Défi du soleil</i> Bronze, pierre de Saint-Maximin, stabilisé - Dimensions maximum : hauteur 543 cm / diamètre 705 cm Susse Fondeur et Fonderie d'art Bocquel FNAC 2011-001	[1987/2013]
13	a - e	<i>Le Défi du soleil</i> (détail) Bronze, pierre de Saint-Maximin, stabilisé FNAC 2011-001	[1987/2013]

# Entretien avec Gérard Garouste

**Q** *Le Défi du soleil* va enfin être installé ; le projet aura mis longtemps à voir le jour. Pouvez-vous retracer les grandes étapes de la commande, ses péripéties ?

**R** Le projet est né à l'époque où Jack Lang était ministre de la Culture. Il prévoyait que plusieurs artistes investissent tout l'espace du jardin du Palais-Royal : la cour d'honneur, les pelouses et les bassins. Daniel Buren avait un projet pour la cour du Conseil d'État, Pol Bury pour les deux fontaines. Dans le jardin, le bassin central était confié à Anne et Patrick Poirier et j'avais moi-même proposé une installation composée de deux grands personnages et de trente-deux pieux. Nous sommes tous passés devant la Commission supérieure des monuments historiques. J'ai su par la suite que ma proposition avait été acceptée à l'unanimité, tout comme celle des Poirier et de Pol Bury. Le projet de ce dernier, en inox, était assez facile à réaliser. Il a d'ailleurs été l'un des premiers à être installé, au Palais-Royal. La réalisation de mon projet avait évidemment pris du temps, mais la livraison et l'installation des différents éléments en bronze – les deux personnages, les pieux – étaient programmées. Lorsque je suis arrivé un matin à quatre heures, avec le camion de transport, pour livrer les deux personnages – des bronzes de plus de quatre mètres de hauteur –, le Palais-Royal était fermé. Je n'ai jamais eu d'explication. Je n'ai pu faire que des conjectures sur les multiples raisons qui avaient empêché le projet d'aboutir. Depuis vingt-cinq ans, chaque nouveau ministre de la Culture m'a convoqué pour parler de l'installation de l'œuvre. Plusieurs lieux ont été envisagés : le square Léopold-Achille, devant la place du Conseil d'État, le parc Montsouris. J'ai moi-même proposé d'installer les pieux et les personnages en pleine forêt, en Bourgogne, une

région que j'aime beaucoup. Les promeneurs seraient tombés dessus par hasard. Et puis j'ai pensé à la baie du mont Saint-Michel : on aurait pu installer les sculptures dans la baie de sorte que les marées successives les recouvrent. Cela aurait été très beau... Mais aucune de ces propositions n'a jamais abouti. Et puis, en 2009, est née l'idée d'implanter l'œuvre au domaine national de Saint-Cloud.

**Q** Trente ans séparent donc le projet initial de la nouvelle installation. Vous avez dû repenser cette œuvre dans des conditions très différentes : après cet espace central et urbain du Palais-Royal, le choix s'est porté sur un grand jardin classique ; comment avez-vous abordé ce nouveau site ?

**R** Le domaine de Saint-Cloud correspond en réalité davantage à mon état d'esprit par son côté bucolique. Je me sens plus à l'aise dans cet environnement, à côté du bassin Saint-Jean, que j'aime beaucoup... J'ai finalement énormément de chance d'y installer cette sculpture. Bien sûr, dans un premier temps je me suis inquiété de savoir si j'allais assumer ces œuvres entreposées depuis si longtemps. Il est très difficile pour un sculpteur de retravailler un projet trente ans après. J'ai changé, mon style a évolué... Si on m'avait commandé des sculptures aujourd'hui je n'aurais probablement pas proposé celles-ci. Alors je me suis donné la liberté de repenser les choses. J'ai fait une première maquette où je cassais une des têtes, où j'ajoutais des branchages. J'ai aussi remis en question les trente-deux pieux, qui ne se justifiaient plus : ils n'étaient plus que des aiguilles au milieu des arbres gigantesques alentour. Bref, il fallait repenser l'installation et faire de nouvelles propositions afin de compléter les deux personnages. Tant que les sculptures étaient stockées couchées au domaine de Saint-Cloud, c'était très difficile de se faire une idée. J'étais inquiet. Mais le jour où elles sont arrivées à la fonderie Bocquel, je les ai vues debout. J'ai été rassuré et même impressionné.

**Q** Au moment de notre première visite à la fonderie, nous avons tous<sup>1</sup> été impressionnés par ces personnages. C'est à ce moment qu'on a pu percevoir l'aspect intemporel de cette œuvre.

<sup>1</sup> – Les responsables du suivi du projet au ministère de la Culture (Direction générale des patrimoines, Direction générale de la création artistique, Centre des monuments nationaux et Centre national des arts plastiques).

R C'était mon intention, à travers le mythe qu'ils incarnent. Le choix du bronze allait aussi dans ce sens. Ce que j'aime dans le classicisme du bronze, c'est l'idée d'être captif d'une technique. C'est Régis Bocquel, mon fondeur, qui peut dire ce qu'il est possible de faire et ce qui ne l'est pas ; il y a là la règle d'un jeu à respecter et je trouve cette règle nécessaire parce qu'elle définit ma liberté. Paradoxalement, plus la matière est présente et plus elle libère la dimension mentale de l'œuvre.

Q Entre le projet initial et l'installation au domaine de Saint-Cloud, il y a eu un changement sensible. Dans la première version, nous avions l'impression de deux personnages qui allaient à la rencontre l'un de l'autre. Ils apparaissaient même dans une forme de confrontation.

R La version initiale pour le Palais-Royal prenait en compte la perspective : les deux personnages étaient chacun sur une pelouse différente, assez éloignés et placés dans un alignement. Un étrange dialogue se nouait entre eux. Ici, je me suis appuyé sur l'implantation des arbres en cercle et sur la forme circulaire du bassin Saint-Jean pour proposer mon nouveau projet : une terrasse circulaire sur laquelle les deux sculptures seraient posées. Le personnage solaire est dans la perspective et l'Indien est en demande. La terrasse, elle, est là pour élever les éléments, car la nature environnante est puissante.

Q Concernant le titre de l'œuvre, on trouve dans les archives de la commande aussi bien *Le Défi au soleil* que *Le Défi du soleil*. Vous avez hésité entre ces deux titres ?

R Derrière ce titre se cachent deux personnages nés d'un rêve que j'ai fait lorsque j'avais trente ans. Le Classique et l'Indien reprennent en fait le thème, développé par Nietzsche notamment, de l'apollinien et du dionysiaque. Mes expositions ont toujours tourné autour de sujets dans lesquels deux figures apparaissent comme les deux faces d'un même personnage. Ma dernière exposition était inspirée du *Faust* de Goethe. Entre Méphistophélès et Faust, on retrouve ce rapport entre le sage et le démon, la toute-puissance et l'intuition, le mal et le bien. Quand j'ai imaginé cette installation, il est évident que j'ai pensé au Classique et à l'Indien. Je voulais un personnage solaire, le

Classique, et un personnage terrien, végétal, bucolique, l'Indien. C'est leur complémentarité qui m'intéresse. Le jeu entre le Classique et l'Indien se trouve aussi dans les formes : on ne peut pas faire des produits plus *classiques* que la peinture à l'huile et que le bronze. L'Indien, lui, incarne la manière de les traiter, le style, une aventure très personnelle. Le Classique serait celui qui tend une toile sur châssis avant de le donner à l'Indien en lui disant « fais-moi rire ! », c'est le défi, c'est le défi du Classique.

Q On a l'impression, dans la manière dont finalement vous les rapprochez dans l'installation au domaine de Saint-Cloud, que c'est une réconciliation entre le Classique et l'Indien.

R Pour le projet du Palais-Royal, avec sa symétrie et ses alignements, nous étions dans la perspective, la ligne droite, dans l'infini, alors qu'à Saint-Cloud, les arbres et le bassin Saint-Jean m'ont invité à rester dans la forme du cercle. La forme du cercle est juste, car elle n'a ni commencement ni fin – elle tourne autour du vide. La symbolique du cercle m'intéresse beaucoup. Il contient l'idée d'harmonie, d'intemporalité, un rapport de plénitude avec le cosmos.

Q Est-ce que le mot « défi » a encore sa place dans le titre finalement ?

R Oui, car le jeu à déchiffrer est de l'ordre du défi. Le personnage solaire est l'auteur du jeu, il méprise un peu l'Indien. Le défi est de savoir si l'Indien, grâce à son intuition, va en saisir la règle. Ce n'est pas l'Indien qui défie le soleil : il a les pieds sur terre, il ne va pas se confronter à lui. J'imagine un promeneur découvrant cette installation... Intrigué par les symboles fixés sur la couronne en bronze, il va essayer de deviner le rapport entre les quatre aiguilles et les trois attributs (cube, sphère, cône) et d'en comprendre la règle. C'est un jeu d'observation qui se fonde sur la curiosité et dont la seule règle consiste à trouver la logique. Les seize combinaisons qui se situaient dans l'alignement des trente-deux pieux au Palais-Royal apparaissent maintenant sur la couronne de la terrasse. Une des seize combinaisons est posée sur une colonne tronquée placée entre le Classique et l'Indien et qui rappelle les socles du domaine de Saint-Cloud. Sur cette table, on lit gravé dans le bronze un mot, QUID, une question. Toute l'entreprise soulevée par la

règle du jeu ramène, et c'est là l'important, à une question. Le promeneur est interpellé par cette œuvre. Finalement quel que soit le support, le plus important est le sujet : il nous entraîne vers la philosophie, la métaphysique, vers un questionnement. Ce projet aurait d'ailleurs pu s'appeler La Question – la question de l'Indien par exemple... Mais *Le Défi du soleil* c'est bien. Et puis, le défi était d'installer cette œuvre, qui a enfin trouvé son lieu...

**Q** Vous évoquez souvent la notion de mise en scène et vous avez une relation constante à la scénographie, au théâtre. Comment percevez-vous ce changement de décor entre le Palais-Royal et le domaine national de Saint-Cloud ?

**R** Au domaine comme à Versailles tout est très organisé. J'apprécie beaucoup la rigueur des formes dans le classicisme. Et là, soudain, dans cet ordre et cette hiérarchie apparaît une surprise, un peu de folie. L'art pour l'art ne m'intéresse pas. Ce qui est important pour moi c'est que tout soit lié. La couronne, les personnages et le lieu sont liés. Je ne fais pas une sculpture pour sa beauté plastique. L'œuvre est à la disposition d'un questionnement et s'insère dans une mise en scène. J'aimerais recevoir le courrier de visiteurs qui entreraient dans le jeu et proposeraient des lectures possibles de cette sculpture, une interprétation, un questionnement... Nous sommes sur Terre, c'est un jeu. Alors, autant se distraire et inventer des choses.

**Q** La redécouverte de l'œuvre trente ans après et le fait d'avoir conservé ces deux personnages qui auraient pu être détruits ou modifiés constituent-ils un heureux dénouement ?

**R** C'est vrai, j'ai eu envie à certains moments de les détruire. Mais maintenant je suis heureux, en effet, de les voir installés au domaine de Saint-Cloud. J'espère simplement que cet ensemble sera protégé et que le lieu ne court pas le risque de se transformer un jour en parc d'attractions...

*Propos recueillis par Aude Bodet, chef du service de la conservation et de la diffusion au Centre national des arts plastiques et Jacques Bayle, inspecteur à la Direction générale de la création artistique - ministère de la Culture et de la Communication,  
le 28 janvier 2013*

# Gérard Garouste

Depuis plus de quarante ans, Gérard Garouste construit une œuvre singulière et complexe, rebelle à tout classement. Né en 1946, il commence à peindre dans les années 1970, à une période largement dominée par l'art conceptuel et la figure tutélaire de Marcel Duchamp. S'il se réclame de l'héritage de l'inventeur du ready-made, Garouste prend néanmoins le contre-pied de l'iconoclasme ambiant : il choisit d'être peintre et sculpteur, un « classique » marquant sa différence par rapport à une modernité prompte à s'emparer des technologies nouvelles. Ses réflexions sur l'idée même d'avant-garde, qu'il juge condamnée, dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à se répéter et à verser dans l'académisme, l'amènent à opérer un retour aux sources : une attitude très personnelle et qui ne doit rien à la nostalgie. Ce qui l'intéresse dans l'idée d'origine, c'est de chercher de quoi nous sommes faits, de tenter de décrypter de quels symboles les images sont porteuses et où réside leur puissance. Cette détermination à faire retour et à tout remettre en question n'est pas le fruit du hasard mais la leçon tirée d'une éducation qu'il vécut comme mensongère. Dans l'exposition « La Bourgogne, la famille et l'eau tiède », présentée en 2008 à la galerie Daniel Templon, Gérard Garouste évoque « cette grande duperie qui l'a rendu méfiant », à laquelle il doit son obsession des origines. Son autobiographie, *L'Intranquille*, publiée l'année suivante, raconte avec force les turpitudes de l'histoire familiale, l'antisémitisme et l'hypocrisie des valeurs qui lui ont été inculqués. On comprend ainsi, à la lumière de l'héritage qui a été le sien, le moteur de la critique radicale qu'il fait de la religion chrétienne lors de l'exposition « L'ânesse et la figue », en 2006.

Cet esprit critique fonde la pratique d'un artiste qui cherche à définir sa liberté dans une époque où l'art est partout et où tout est permis. Sa liberté a paradoxalement consisté à « se construire une prison » en fixant des contraintes et des limites, à commencer par celles de la main

et du cadre. Il suit les règles traditionnelles de la peinture à l'huile – ébauches, glacis et empâtements – comme celles de la sculpture, et interroge les modèles du classicisme.

Garouste attache beaucoup d'importance à la mémoire qui s'inscrit dans les formes. Cette mémoire s'y coule d'autant mieux qu'elle est portée par des matériaux qui ont traversé les siècles, la peinture à l'huile, le bronze, la terre cuite. Autant de pratiques qui mobilisent des savoirs ancestraux, autant de matériaux qui permettent d'ancrer l'œuvre contemporaine dans la mémoire collective. Garouste nourrit une réflexion sur le temps : s'il se tourne vers le passé – par un médium, par un moment phare de l'histoire de la peinture ou par un texte fondateur de la littérature universelle –, ce n'est pas pour se détourner du présent mais au contraire pour lui poser des questions. Dans cette démarche, une facture classique, imperméable à l'originalité, donne à Garouste la liberté d'oublier la forme pour mieux s'interroger sur la finalité de la peinture.

Au milieu des années 1980, l'artiste produit une série de tableaux inspirée par *La Divine Comédie*. Dans la traversée de l'« Enfer », Virgile guide les pas de Dante au cours d'une initiation à la connaissance. Savoirs et symboles s'y mêlent, appartenant à différents registres – politique, famille, mythologie, philosophie, amour –, et tissent un réseau de sens très dense. L'écrivain passe d'une sphère à une autre, du singulier à l'universel, suggère, signale mais ne fixe pas. Le sens y affleure, toujours sur le mode allusif, masquant en profondeur d'autres niveaux de lecture. Il n'y a pas de voie unique et pas de temps linéaire. Avec son langage foisonnant d'images, l'« Enfer » est un tremplin pour l'imagination de l'artiste. La série des tableaux et des Indiennes (immenses toiles peintes à l'acrylique) inspirés par ce texte est exposée au CAPC de Bordeaux en 1987. L'année suivante, le Centre Georges-Pompidou consacre une rétrospective à Garouste. La découverte de l'œuvre de Dante est pour lui déterminante. « Avant Dante, dira-t-il, je cherchais un sujet, après Dante je l'ai trouvé pour toujours. » C'est la quête de sens. La peinture est désormais un outil de travail au service de cette quête.

Dans cette recherche, philosophique, le mythe constitue le meilleur allié, que Garouste utilise à la manière de Roland Barthes, comme une

grille de lecture qui ne comble pas le sens mais produit un effet de surface, une forme qui fait écran à un autre sens, un leurre pour transmettre un message au service d'une idée : le mythe est un langage vivant qui sert à interroger le monde. Tous les textes qui ont inspiré l'artiste comportent cette idée d'un jeu de codes et d'un déploiement vers des sens multiples, particulièrement la Bible hébraïque dont la tradition exégétique offre l'exemple le plus complexe.

Les sculptures réalisées entre la fin des années 1980 et le début des années 1990 entretiennent une étroite parenté avec les peintures inspirées de *La Divine Comédie*. Elles interviennent à un stade de son œuvre où l'artiste, faisant retour sur lui-même, remet en question ses positions sur la figuration et la technique de la peinture à l'huile. Afin, selon ses termes, d'enrayer sa propre logique et de se mettre en position de déséquilibre, Gérard Garouste change de médium. Il se tourne vers la terre cuite, le fer forgé ou battu, le bronze : sa main, prenant en considération la nature de chacun de ces matériaux, se laisse guider par elle. Le fer, la terre prennent le dessus : les formes se transforment, entraînés vers un dépouillement auquel les peintures consacrées à Dante font écho. Au cours de cette étape importante, les sculptures se nourrissent de l'univers des tableaux et réciproquement le maniement du fer, du bronze et de la terre renouvellent le registre des formes peintes. Les œuvres de cette période revêtent une élégance et une sobriété proches de l'abstraction, toutes choses que l'artiste brisera quelques années plus tard, avec les huiles sur toile inspirées de l'œuvre de Cervantès (exposition « Quixote apocryphe », galerie Liliane et Michel Durand-Dessert, Paris, 1999), auxquelles s'ajoutent des dessins à la mine de plomb et les cent cinquante gouaches réalisées pour l'illustration du *Don Quichotte* édité par Diane de Selliers.

Dans la série consacrée à Don Quichotte, Gérard Garouste aborde une figuration plus radicale encore qu'à ses débuts. Il insiste sur l'expression des personnages, renvoyant volontairement à une imagerie populaire désuète empruntée à Cervantès. L'exactitude des scènes représentées importe moins, cependant, que l'aventure d'une transposition, la mémoire du récit libérant l'imaginaire, l'interprétation ménageant

sous une forme allusive et énigmatique une épaisseur à l'image. Garouste retrouve dans la parenté de Cervantès avec la philosophie hébraïque un enracinement dans la vie de tous les jours. Les images, les allusions, les clins d'œil dans lesquels cette pensée s'exprime ne peuvent livrer leur sens que si on les aborde à partir de situations très concrètes de l'existence et sans se préoccuper de la concordance des temps. Dans le concret de la peinture et l'anachronisme d'un style, Garouste suit un sens inscrit dans le mouvement du récit. Aveugle et sourd à l'actualité, il peint « sur le motif » du récit, creusant dans le temps un trou d'autant plus profond que le motif choisi prend ici la forme, déjà démodée à son époque, d'un roman de chevalerie. Dans cette redondance et dans l'idée d'un art qui remonte le temps s'inscrit le mouvement inverse de projection vers le futur. Le déphasage du style est la forme d'un questionnement adressé à un monde contemporain immergé dans l'oubli et dans la perte de transmission.

De la mythologie grecque à Dante, de Cervantès à Rabelais, du Pentateuque à Goethe, Garouste poursuit sa quête. Mais d'une œuvre et d'un médium à l'autre, il est toujours à la fois le Classique et l'Indien. La définition n'appartient qu'à lui-même. Ces deux personnages qui n'en font qu'un illustrent un mythe personnel issu d'un rêve ancien. Le Classique et l'Indien avancent ensemble et l'un ne peut se passer de l'autre. Oscillant entre raison et folie, entre règle et intuition, ils sont l'incarnation d'une nature humaine divisée, fondamentalement contradictoire. Le thème, qui traverse son œuvre, a inspiré nombre d'écrivains et de philosophes avant lui : Goethe tout particulièrement, auquel l'artiste a emprunté son Faust lors de sa dernière exposition, « Walpurgisnachtstraum », en 2011 à la galerie Daniel Templon. En endossant les habits de Faust et de Méphistophélès, Garouste projette une nouvelle fois une quête individuelle dans une structure universelle et intemporelle. « Nous sommes tous issus du même creuset. Les mythes et les légendes relient les hommes entre eux. C'est cela qui m'intéresse. C'est ce pourquoi je lis et ce pourquoi je peins. » Ce pourquoi Garouste s'obstine à jouer hors temps.

Hortense Lyon, historienne de l'art,  
février 2013

# Entretien avec Régis Bocquel

Directeur de la fonderie  
d'art Régis Bocquel

son œuvre au bassin Saint-Jean, Gérard Garouste avait réalisé une maquette dont il a progressivement épuré les lignes. Les éléments qu'il a ajoutés sont des fontes au sable ou à la cire perdue. J'aime travailler en collaboration avec les artistes, et *Le Défi du soleil* fait partie de ces pièces un peu magiques qui comptent dans l'histoire de l'atelier.

*Propos recueillis par Aude Bodet,  
le 18 mars 2013*

La création de la fonderie remonte à 1970. À cette époque, je travaillais à mes propres sculptures. Je les fondais de manière empirique, comme autrefois les enfants fabriquaient leurs soldats de plomb dans la cuisine familiale. Je participais à des expositions collectives et certains artistes me demandaient qui fondaient mes œuvres. Je leur répondais que c'était moi et je leur proposais alors de venir me voir pour fondre les leurs.

Petit à petit, j'ai abandonné la sculpture pour travailler comme fondeur. J'ai eu la chance dans ma carrière de rencontrer des artistes extraordinaires comme Jean-Michel Alberola, Arman, César, Robert Combas ou encore Erik Dietman. Ils m'apprécient parce que j'ai une approche, j'allais dire, d'artiste. Je connais leur solitude, leur doute, et, de leur côté, ils ne me considèrent pas seulement comme un artisan. On travaille le plus souvent ensemble dans l'atelier.

Bien avant notre première collaboration, en 2009, Gérard Garouste était venu me voir à l'atelier pour le projet du *Défi au soleil*. J'avais dû refuser, débordé par les commandes en cours. C'est donc drôle de voir comment les chemins se croisent : l'œuvre revient à l'atelier vingt-cinq ans plus tard...

Le fait de partir d'une œuvre déjà existante n'était pas particulièrement compliqué, mais techniquement il y avait plus de doutes : je ne sais pas comment les pièces ont été fondues, et comment elles sont à l'intérieur. Pour adapter

# Histoire d'une commande publique, de 1985 à 2013

En 1985, le ministère de la Culture s'engage dans une politique d'ouverture des monuments historiques à la création contemporaine. Plusieurs artistes sont sollicités pour les différents espaces du Palais-Royal : Pol Bury dans la galerie d'Orléans, Daniel Buren dans la cour du Conseil d'État, Anne et Patrick Poirier et Gérard Garouste dans le jardin. Gérard Garouste propose un projet de groupe sculpté composé de deux personnages et de trente-deux pieux en bronze, *Le Défi au soleil*. Le projet recueille l'avis favorable de la Commission supérieure des monuments historiques. Les fonderies d'art Susse et Blanchet-Landowski assurent la production des différents éléments.

En 1987, les vives critiques suscitées par la réalisation de l'œuvre de Daniel Buren conduisent le ministère à renoncer à l'installation de l'œuvre de Garouste.

En 1988, le ministère de la Culture et la Ville de Paris proposent à Gérard Garouste d'implanter l'œuvre dans le square Léopold-Achille (Paris III<sup>e</sup>), plus connu sous le nom de Parc royal. À la demande de la Commission permanente des statues de la ville de Paris, l'artiste intègre dans son projet des jeux d'enfants. En 1989, le Conseil d'arrondissement, qui doit également se prononcer, émet un avis défavorable. Le projet est de nouveau suspendu.

En 1995, le projet est relancé par le ministère et la Ville de Paris, qui proposent l'implantation du *Défi au soleil* dans le parc Montsouris (Paris XIV<sup>e</sup>). La restauration et les travaux d'adaptation du groupe sculpté pour le nouveau site se révèlent très coûteux et, en l'absence de budget dédié, le projet n'a pas de suite.

Dès 2002, les deux sculptures et les pieux sont acheminés au domaine national de Saint-Cloud afin d'y être stockés.

En 2008, le ministère de la Culture et de la Communication propose à Gérard Garouste d'envisager l'installation de l'œuvre au domaine national de Saint-Cloud. L'artiste accepte et choisit la salle de verdure du bassin Saint-Jean. Le suivi du projet est assuré conjointement par la Direction générale des patrimoines, la Direction de la création artistique, le Centre national des arts plastiques, le Centre des monuments nationaux et le domaine national de Saint-Cloud.

En 2011, le groupe sculpté est acheminé à la fonderie Bocquel, où Gérard Garouste lui donne sa forme définitive. L'œuvre modifiée change également de nom et devient *Le Défi du soleil*. Elle est radiée des collections de la Direction générale des patrimoines et est inscrite sur l'inventaire du fonds national d'art contemporain dont le Centre national des arts plastiques assure la garde et la gestion. L'œuvre est mise en dépôt au domaine national de Saint-Cloud-Centre des monuments nationaux, où elle est installée en mars 2013.

# Promenade contemporaine dans les jardins historiques

« Même j'ai retrouvé debout la Velléda »  
*Poèmes saturniens* « Après trois ans »  
Paul Verlaine, 1866

Si les parcs et les jardins historiques sont avant tout des lieux de promenade, ils ont toujours accueilli des œuvres, trouvant dans cet environnement ouvert d'autres conditions d'exposition que dans l'espace clos d'un palais ou d'un musée. Il n'est pas un parc, un jardin ou un square qui n'ait sa statue de marbre ou de pierre, sa fontaine au « murmure argenté ».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les œuvres monumentales – statues commémoratives ou monuments funéraires – destinées aux squares et aux parcs ont connu un grand engouement. Mais, écrit Françoise Bercé, à partir de 1840 se pose la question de savoir « s'il était possible à des artistes contemporains d'intervenir dans un monument ancien, si cette intervention ne serait pas une trahison<sup>1</sup> ». Dès cette date, on va s'interroger sur la relation entre l'artiste vivant et le « monument historique ».

Il faudra un peu plus d'un siècle pour que des projets répondent de manière audacieuse à ces interrogations. Le plafond de Georges Braque au Louvre (1953) et celui de Marc Chagall pour l'opéra Garnier (1964) annoncent ainsi une politique de commandes qui prendra son essor vingt ans plus tard, au sein des monuments, mais aussi des parcs et des jardins protégés au titre des monuments historiques.

C'est en effet davantage dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle que les artistes vivants seront invités à se confronter à l'*esprit du lieu*, notamment dans des parcs historiques prestigieux, non pour proposer des reconstitutions ou des

pastiches, mais pour offrir une relecture du lieu qu'ils investissent. L'œuvre jouera un rôle de révélateur du site et de l'histoire dans lesquels elle s'inscrit.

Parmi eux, le domaine national des Tuileries, à Paris, créé par André Le Nôtre au XVII<sup>e</sup> siècle, accueille dès l'origine de nombreuses œuvres. Au XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs groupes animaliers d'Auguste Cain y sont installés. Après la Seconde Guerre mondiale, un ensemble important de statues d'Aristide Maillol (allégories, nymphes...) rejoint, sous l'impulsion d'André Malraux, le jardin du Carrousel, tout proche. Mais c'est en 1998 que le ministère de la Culture ouvrira résolument le jardin à la création contemporaine, en confiant au sculpteur Alain Kirili l'orchestration de ce qu'il nomme « une symphonie en trois dimensions de la sculpture des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles ». Ainsi, dans une première phase, une dizaine d'œuvres d'art moderne, dont *Reclining Figure (Figure couchée)* (1951) de Henry Moore, *Grande Femme II* (1960) d'Alberto Giacometti ou *Primo Piano II* (1962) de David Smith, a-t-elle été installée dans le jardin, puis une quinzaine d'œuvres contemporaines prend place dans les allées et les bosquets : *L'Ami de personne* (1992) d'Erik Dietman, *(Placé) sur un point fixe (Pris) depuis un point fixe # 717* (1992) de Lawrence Weiner, *L'Arbre des voyelles* (1999) de Giuseppe Penone ou encore *Comptine* (1999) d'Anne Rochette. Tout en respectant les recommandations des services patrimoniaux du ministère (intégrité du monument, réversibilité des créations artistiques), elles instaurent un dialogue nouveau avec le lieu, sa géographie et son histoire.

Le parc de sculptures contemporaines du domaine départemental de Kerguéhennec et son château du XVIII<sup>e</sup> siècle, près de Vannes, dans le Morbihan, font également partie de ces expériences remarquables lancées à la fin des années 1980, où de nombreux artistes, parmi lesquels Ian Hamilton Finlay (*Names of Plaques, Names of Trees*, 1985-1986), François Morellet (*Le Naufrage de Malévitch*, 1990), Élisabeth Ballet (*Trait pour trait*, 1993) se sont imprégnés du *genius loci*, cher aux paysagistes.

Au domaine de Versailles, le réaménagement du bosquet

1 – Françoise Bercé, « Les monuments historiques et l'art contemporain jusqu'à la création du ministère de la Culture », *Monumental*, Paris, Éditions du patrimoine, Centre des monuments nationaux, semestriel 1, juin 2012, p. 10.

du rond vert de Louis XV vient d'être confié au paysagiste Louis Benech et au plasticien Jean-Michel Othoniel. Le parti pris d'une création originale contemporaine a ainsi été préféré à une restitution aux caractéristiques incertaines. Les quatre sculptures-fontaines d'Othoniel, faites d'entrelacs flamboyants, renouent avec l'esprit de ces jardins clos. Elles s'offrent comme une surprise cachée au creux du bosquet et forment un trait d'union inattendu entre les cascades, les fontaines réinventées et les parterres en broderie.

Enfin, l'installation du *Défi du soleil* de Gérard Garouste au domaine national de Saint-Cloud s'inscrit dans cette politique de commandes passées à des artistes contemporains pour des sites historiques remarquables.

Ainsi, les parcs et jardins protégés au titre des monuments historiques sont-ils devenus progressivement des hôtes privilégiés de la création artistique contemporaine. Et si, le plus souvent, de grandes réussites en résultent, elles sont peut-être, assez paradoxalement, à mettre au crédit des contraintes et des règles protégeant ces lieux : l'artiste connaît l'espace de liberté qui lui est imparti, son inspiration s'adosse à l'histoire du lieu et des créateurs qui l'ont précédé. Il peut ainsi mieux se consacrer à l'essentiel de son œuvre.

*Françoise Fradin, chargée de mission pour l'art contemporain dans les monuments historiques, Direction générale des patrimoines - ministère de la Culture et de la Communication, mars 2013*

# Le domaine national de Saint-Cloud

Vaste étendue de près de 460 hectares aux portes de Paris, le domaine national de Saint-Cloud garde les traces de son passé glorieux et mouvementé. Si le château autour duquel s'est constitué le parc a disparu, cette ancienne propriété royale conserve la marque de ses agrandissements successifs dans l'évolution esthétique de ses jardins : tracés réguliers, places rayonnantes et grandes perspectives à l'est, de la Seine jusqu'au Grand Parc ; irréguliers, champêtres et pittoresques dans les derniers aménagements (colline de la Brosse, jardin du Trocadéro).

Lieu de villégiature recherché pour la qualité de son air et pour son panorama sur Paris, la colline de Saint-Cloud accueille dès le XVI<sup>e</sup> siècle des maisons de plaisance comme l'hôtel d'Aulnay, acquis par Catherine de Médicis<sup>1</sup>. Ses jardins figurent parmi les premiers exemples de jardins Renaissance en Ile-de-France. L'arrivée à Saint-Cloud de Monsieur, frère de Louis XIV, signe le début de près de quarante années de travaux qui transformeront totalement parc et château et feront de Saint-Cloud, selon les termes de Saint-Simon, « une maison de délices ».

Les grandes perspectives tracées par André Le Nôtre<sup>2</sup> quadrillent le parc à partir du château, un décor sculpté abondant se déploie autour des pièces d'eau, les allégories des éléments se mêlant aux dieux antiques pour mieux célébrer le goût, la puissance et la prodigalité du prince. Après la mort de Philippe d'Orléans, en 1701, ses héritiers font appel à l'architecte Pierre Contant d'Ivry pour mettre les jardins au goût du jour. Entre 1743 et le courant des années 1750, il remodèle les pentes du parc pour créer une série d'amphithéâtres de verdure dans un style rocaille : le Fer à Cheval face à la façade sud du château, le parterre de la Lyre dans

le Petit Parc ou le violon de la Brosse à Ville-d'Avray, spectaculaire et monumental accès à une éphémère folie, le petit château de la « Gaÿeté ». L'effacement progressif des traces de ces créations sophistiquées dans le paysage explique sans doute l'injuste l'oubli dont elles font l'objet aujourd'hui.

Miraculeusement préservé de la destruction lors de la révolution française, le château est détruit, par un incendie, en octobre 1870, lors du siège de Paris, pendant la guerre franco-prussienne<sup>3</sup>. Les œuvres d'art, en grand nombre, provenant des saisies révolutionnaires, qui avaient permis de regarnir les appartements et de rétablir le décor sculpté des bosquets et des terrasses du parc sont retirées et retournent au Louvre ou à Versailles entre 1870 et 1872.

En l'absence du château, la question de la légitimité et de la nature d'un nouveau décor sculpté, destiné à garnir les socles vides du jardin, se posera dès lors. La réponse à cette problématique suivra trois logiques différentes qui se succéderont, s'affronteront ou se complèteront selon les périodes, au fil des acquisitions ou des dépôts : l'installation d'œuvres anciennes, la réalisation de copies ou l'accueil d'œuvres contemporaines, créées ou non pour Saint-Cloud.

Les projets d'implantation de sculptures contemporaines monumentales naissent au milieu des années 1980, quand plusieurs commandes publiques lancées dans le cadre d'une politique d'encouragement à la production artistique envisagent, sans aboutir, Saint-Cloud comme site d'accueil<sup>4</sup>.

L'évolution des esprits rend aujourd'hui possible la mise en place d'œuvres contemporaines dans un jardin historique. En 2010, l'installation de l'œuvre de

1 – Catherine de Médicis achète l'hôtel d'Aulnay, dont elle fait don, en 1577, à Jérôme de Gondi, Premier Intendant des ambassadeurs. Des gravures réalisées à l'époque de Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, propriétaire à partir de 1625, nous renseignent sur cette petite maison de plaisance entourée de jardins. Le domaine est acquis en 1655 par le banquier Barthélemy Hervart, intendant des finances. Louis Le Vau intervient sur la maison et dans le jardin. Pour permettre l'extension du réseau hydraulique existant, Hervart achète des terrains sur les communes de Saint-Cloud et de Garches. Il a toutefois peu le temps de profiter de sa propriété puisqu'en 1658, Mazarin le décide à la vendre pour 240 000 livres à Philippe d'Anjou, frère unique de Louis XIV.

2 – En 1660, André Le Nôtre prend le titre de surintendant et contrôleur des bâtiments et jardins de Monsieur. Grâce à une politique continue d'acquisitions foncières, les jardins s'étendent sur le coteau et en bordure de Seine, depuis le pont de Saint-Cloud jusqu'au pont de Sèvres, puis sur les hauteurs, en direction des communes de Marnes et Garches, pour atteindre une surface de plus de quatre cents hectares.

3 – Symboles de la faillite de l'empire, les ruines du château sont finalement rasées en 1892. Matériaux, décor sculpté et souvenirs issus du chantier sont ensuite vendus à l'encan et dispersés.

4 – Dans l'impossibilité d'installer *La Tour aux figures* de Jean Dubuffet à Paris, la délégation aux arts plastiques propose le site de la colline de la Brosse. Les dimensions de l'œuvre, ses couleurs et matériaux, le choix d'une implantation en hauteur déclenchent un mouvement de rejet des riverains, d'associations locales et des élus locaux. Ce précédent fâcheux va entraver tous les projets postérieurs autour de 1985.

Bryan McCormack *When Joris Ivens meets Hraesvelgr*, tel un signal planté en contrebas du rond de la Balustrade, n'est pas sans évoquer la fameuse « lanterne de Démosthène », détruite lors de la guerre de 1870<sup>5</sup>.

En 2012, renouant avec la dimension symbolique et allégorique du décor sculpté, l'œuvre de Gérard Garouste retrouve le merveilleux et l'imaginaire des salles de verdure et des bosquets d'origine. Mieux, l'adaptation de l'œuvre prend sa source d'inspiration dans l'espace qui l'accueille. Le Petit Parc, conçu par Contant d'Ivry, comme une alternance d'ombres et de lumière, de places circulaires ou déjà en forme de violon, liées entre elles par des allées où l'on s'égare, sans jamais se perdre tout à fait, évoque à la fois l'ordre et la surprise, la raison et la démesure propre à l'esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il est rare qu'une œuvre qui n'a pas été prévue initialement pour un lieu corresponde avec une telle force dans son thème, dans son traitement, dans ses matériaux avec son environnement. Garouste a su capter dans la perception du lieu la puissance d'une représentation mentale de la nature qui faisait écho à l'énigme posée à la fois sous forme de défi et de jeu par son Classique à l'Indien. En son temps aussi, Contant d'Ivry questionnait par l'exubérance d'un décor aujourd'hui en partie disparu, par l'atmosphère à la fois mystérieuse et poétique des espaces qu'il modelait, le « versant noir des Lumières », comme la prémonition du basculement d'un monde que marquera la Révolution. Dès lors, un équilibre presque parfait se dessine entre l'espace et l'œuvre de Garouste et l'ensemble paraît « si juste et si bien trouvé là où il est que tout changement ferait violence à la fois à l'œuvre et au lieu<sup>6</sup> ». N'est-ce pas là l'objectif vers lequel tend l'art contemporain quand il s'introduit dans un jardin, surtout quand il est chargé d'histoire comme celui du domaine de Saint-Cloud ?

5 – Obélisque d'une vingtaine de mètres, édifée par Fontaine sous le Consulat et couronnée d'un petit monument en terre cuite, copié sur celui de Lysistrate à Athènes, dou son appellation « Lanterne de Démosthène ». Visible depuis Paris, cette lanterne était éclairée la nuit quand le Premier Consul résidait à Saint-Cloud.

6 – Selon les termes de Martha Kinggsbury, artiste californienne et jardinière in Louise Jones, *The garden visitor's companion*, 2008

*Sylvie Glaser, administratrice du domaine national de Saint-Cloud, mars 2013*

Gérard Garouste

Né à Paris en 1946.  
Vit et travaille  
en Normandie  
et à Paris.

## Expositions personnelles

- 2011 «Walpurgisnachtstraum (Songe d'une nuit de Walpurgis)», galerie Daniel Templon, Paris.
- 2009 «Rétrospective», Villa Médicis, Rome.
- 2005 «Saintes Ellipses», Panthéon, Paris.
- 2003 «Saintes Ellipses, Festival d'automne», chapelle Saint-Louis, la Salpêtrière, Paris.
- 2001 «Ellipse», Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris.
- 1998 «La Dive Bacbuc», Fondation d'entreprise COPRIM, Paris.
- 1990 «Les Indiennes», Touko Museum of Contemporary Art, Tokyo.
- «Les Indiennes», Santa Monica Museum of Art, Los Angeles.
- 1989 «Malerei-Zeichnung», Städtische Kunsthalle, Düsseldorf.
- «Neue Bilder», galerie Rudolf Zwirner, Cologne.
- «Les Indiennes 1987-1989», galerie Rudolf Zwirner, Cologne.
- Stedelijk Museum, Amsterdam.
- 1988 «Les Indiennes», Fondation Cartier, Jouy-en-Josas.
- «Rétrospective», Centre Georges-Pompidou, Paris.
- Leo Castelli Gallery, New York.
- 1987 «Peintures de 1985 à 1987», CAPC, Musée d'art contemporain, Bordeaux.
- 1985 Leo Castelli Gallery, New York.
- 1984 Galerie Hans Strelow, Düsseldorf.
- Galerie Cleto Polcina (en collaboration avec Gian Enzo Sperone), Rome.
- «Nature Contre-Nature», galerie Liliane et Michel Durand-Dessert, Paris.
- 1983 «Paintings and drawings», Leo Castelli Gallery, New York.
- «Paintings and drawings», Sperone Westwater Gallery, New York.
- «La Règle du "Je"», Vereniging voor het Museum van Hedendaagse Kunst, Gand.
- 1979 «Comédie policière», galerie Travers, Paris.

## Théâtre

- 2008 «Le Classique et l'Indien», spectacle de Gérard Garouste et Joël Calmettes, avec Gérard Garouste et Denis Lavant, théâtre du Rond-Point, Paris.
- 1978 «Le Classique et l'Indien», spectacle de Gérard Garouste, Festival Transthéâtre Libération, Paris.

## Commandes publiques

- 2006 Tapisserie, *Le Murex et l'Araignée*, Aubusson.
- Sculptures, hôtel de ville, Mons (Belgique).
- Frise, salle des mariages, hôtel de ville, Mons (Belgique).
- 1999 Plafond, foyer du théâtre royal, Namur (Belgique).
- 1996 Installation de peinture et fer forgé, Bibliothèque nationale de France, Paris.
- 1995 Vitraux, église Notre-Dame, Talant (Côte-d'Or).
- Sculpture, *Vierge à l'Enfant*, cathédrale de la Résurrection, Évry (Essonne).
- 1994 Céramiques et sculptures monumentales, palais de justice, Lyon.
- 1989 Rideau de scène, théâtre du Châtelet, Paris.
- 1983 Plafond d'une chambre de l'appartement présidentiel, palais de l'Élysée, Paris.

- 2012 *Miguel de Cervantès, Don Quichotte*, préface Laurent Busine, gouaches et lettres ornées de Gérard Garouste, Paris, Éditions Diane de Selliers, 1998, rééd., «La petite collection».
- 2011 *Walpurgisnachtstraum, Songe d'une nuit de Walpurgis*, cat. exp. Paris, Galerie Daniel Templon.
- 2009 *Gérard Garouste*, préface Michel Onfray, Paris, Flammarion.
- Le Classique et l'Indien*, cat. exp. Rome, Villa Médicis, Milan, Electa.
- Gérard Garouste et Judith Perrignon, *L'Intranquille*, autoportrait d'un fils, d'un peintre et d'un fou, Paris, Éditions L'Iconoclaste.
- Michel Onfray, *L'Apiculteur et les Indiens : La peinture de Gérard Garouste*, Paris, Éditions Galilée.
- 2006 Hortense Lyon, *Garouste à Talant*, Paris, Éditions Ereme.
- 2004 François Rachline, *Gérard Garouste, Peindre à présent*, Paris, Fragments.
- 2003 Laurent Busine, *Saintes Ellipses*, cat. exp., Festival d'Automne de Paris, Paris, Éditions du Regard.
- Gérard Garouste et Patrick Modiano, *Dieu prend-il soin des bœufs?*, livre d'artiste, Paris, Éditions de l'Acacia.
- 2002 Gérard Garouste et Hortense Lyon, *Le Grand Apiculteur*, Paris, Éditions Bayard.
- 2001 Gérard Garouste et Marc-Alain Ouaknin, *La Haggada*, gouaches de Gérard Garouste, Paris, Éditions Assouline.
- Hortense Lyon, *Ellipse*, cat. exp., Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Arles, Actes Sud.
- 2000 Pierre Cabanne, *Gérard Garouste*, Angers, Expressions contemporaines.
- 1996 Gérard Garouste et Edmond Jabès, *Tal, d'après Le livre des ressemblances*, livre d'artiste, Paris, Éditions Les Francs Bibliophiles.
- 1992 Philippe Piguet et Gérard-Georges Lemaire, *Neue Arbeiten 1987-1991*, cat. exp. Hanovre, Kunstverein Hannover.
- 1989 *Gérard Garouste*, cat. exp., Cologne, galerie Rudolph Zwirner.
- 1988 *Gérard Garouste*, cat. exp., Paris, Centre Georges-Pompidou.
- Gérard Garouste, *Le Palais de la mémoire*, livre d'artiste, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain.
- 1986 Gérard Garouste, *Le Débat du cœur et du corps*, illustration des poèmes de François Villon, livre d'artiste, Paris et Uccle, Galerie Liliane et Michel Durand-Dessert et Lebeer-Hossmann.

# À TON TOUR DE RELEVER LE DÉFI DE L'ŒUVRE DE GÉRARD GAROUSTE !

Pour les enfants de 6 à 11 ans

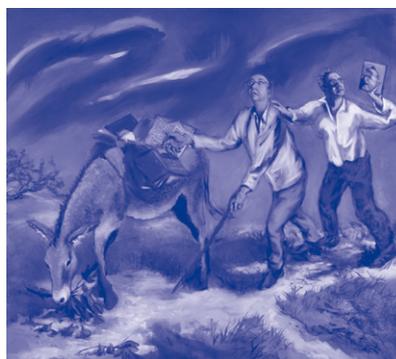
Avant de relever les défis suivants, assure-toi d'avoir fait le tour de l'œuvre, d'avoir regardé le lieu où elle se trouve et repère tous les éléments qui te surprennent, t'intéressent, te questionnent. N'hésite pas à noter, à dessiner ce que tu vois, ce que tu perçois mais aussi à poser des questions à ta famille, tes amis qui t'entourent afin de savoir ce qu'ils pensent de l'œuvre. Tu peux trouver les réponses en regardant bien *Le Défi du soleil* et en t'aidant de ce livret.

# DES FORMES ET DES VOLUMES

À partir de 6 ans

## DÉFI N°1

*Le Défi du soleil* est-il une peinture ou une sculpture? Pour t'aider à faire la différence, regarde bien ces deux autres œuvres de Gérard Garouste ainsi que les informations sous les images et écris pour chacune d'elles si c'est une sculpture ou une peinture.



↑ *Les Libraires aveugles*, 2005, huile sur toile, 270 × 320 cm



↑ *Sans titre*, 1990/1991, terre cuite et fer forgé, 53,5 × 49 × 14,5 cm

Tu as donc deviné que l'œuvre *Le Défi du soleil* était une :

**DÉFI N°2**

Selon toi quel est le personnage qui représente le Soleil et quel personnage représente l'Indien. Pourquoi ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

À ton tour d'interroger ta famille et tes amis.

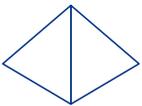
Demande-leur par exemple quelle pourrait être la question que pose le Soleil à l'Indien?

Je te propose de poster sur internet une photo de l'œuvre (un détail ou l'œuvre entière, à toi de décider) et d'écrire quelques mots sur l'œuvre à l'adresse suivante :

[www.ledefidusoleil.tumblr.com](http://www.ledefidusoleil.tumblr.com)

**DÉFI N°3**

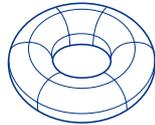
Parmi les solides (volumes) suivants, quels sont ceux que tu retrouves sur la sculpture ?



pyramide



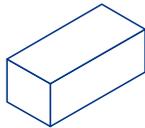
sphère



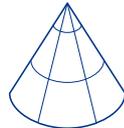
tore



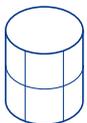
cube



pavé



cône



cylindre

**DÉFI N°4**

L'espace dans lequel se trouve la sculpture s'appelle une salle de verdure. C'est un espace découvert aménagé dans un bosquet. Elle peut également être dénommée salle de bal, salle à manger ou encore manège de verdure. Quelle forme retrouve-t-on dans la sculpture, dans la salle de verdure et dans le bassin Saint-Jean situé à côté de la sculpture ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

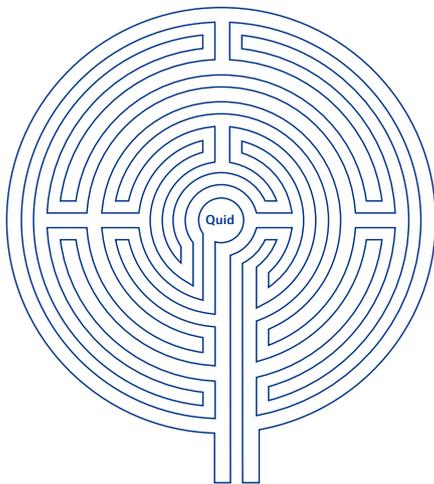
# QUID ?

À partir de 9 ans

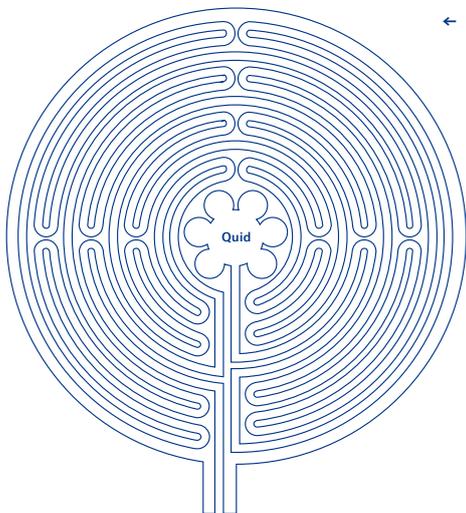
Regarde attentivement *Le Défi du soleil* et tu découvriras des aiguilles et des volumes géométriques. Ils sont liés entre eux selon une règle inventée par l'artiste. À toi de deviner cette règle du jeu!

## DÉFI N°1

As-tu vu le mot «Quid» au centre de la sculpture? «Quid» est une expression latine qui signifie «quoi?». On l'utilise généralement pour poser une question. Aide l'Indien à rejoindre le mot «Quid» dans les labyrinthes.



← D'après le labyrinthe de San Vitale de Ravenne, VI<sup>e</sup> siècle.



← D'après le labyrinthe de Villard de Honnecourt de la cathédrale Notre-Dame de Chartres, XIII<sup>e</sup> siècle.



## DÉFI N°2

Combien de formes d'aiguilles et de volumes géométriques différents trouves-tu? Décris-les :

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

## DÉFI N°3

Pour relever ce défi on te donne un indice : à la présence d'une aiguille correspond l'absence d'un volume. Trouve pour chaque forme d'aiguille le volume qui manque.

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

## DÉFI N°4

Que se passe t-il dans le croissant de lune lorsque trois aiguilles sont rassemblées?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

À ton tour d'interroger ta famille et tes amis. Tu peux leur demander s'ils ont trouvé, eux aussi, les liens entre les volumes et les aiguilles. Si oui, quel est le rôle particulier de l'aiguille Y?

Je te propose de poster sur internet une photo de l'œuvre (un détail ou l'œuvre entière, à toi de décider) et d'écrire les réponses que tu as recueillies à l'adresse suivante: [www.ledefidusoleil.tumblr.com](http://www.ledefidusoleil.tumblr.com)

# RÉPONSES

## Des formes et des volumes

Défi n°1

Image n°1 : une peinture.  
Image n°2 : une sculpture.  
*Le Défi du soleil* est une sculpture.  
En effet, une sculpture est un art en trois dimensions qui crée des formes et des volumes. Tu peux faire le tour d'une sculpture ce qui n'est pas le cas habituellement pour une peinture.

Défi n°2

Facile, le personnage du Soleil porte un soleil dans le dos!

Défi n°3

La sphère, le cône et le cube.

Défi n°4

Le cercle.

## Quid ?

Défi n°2

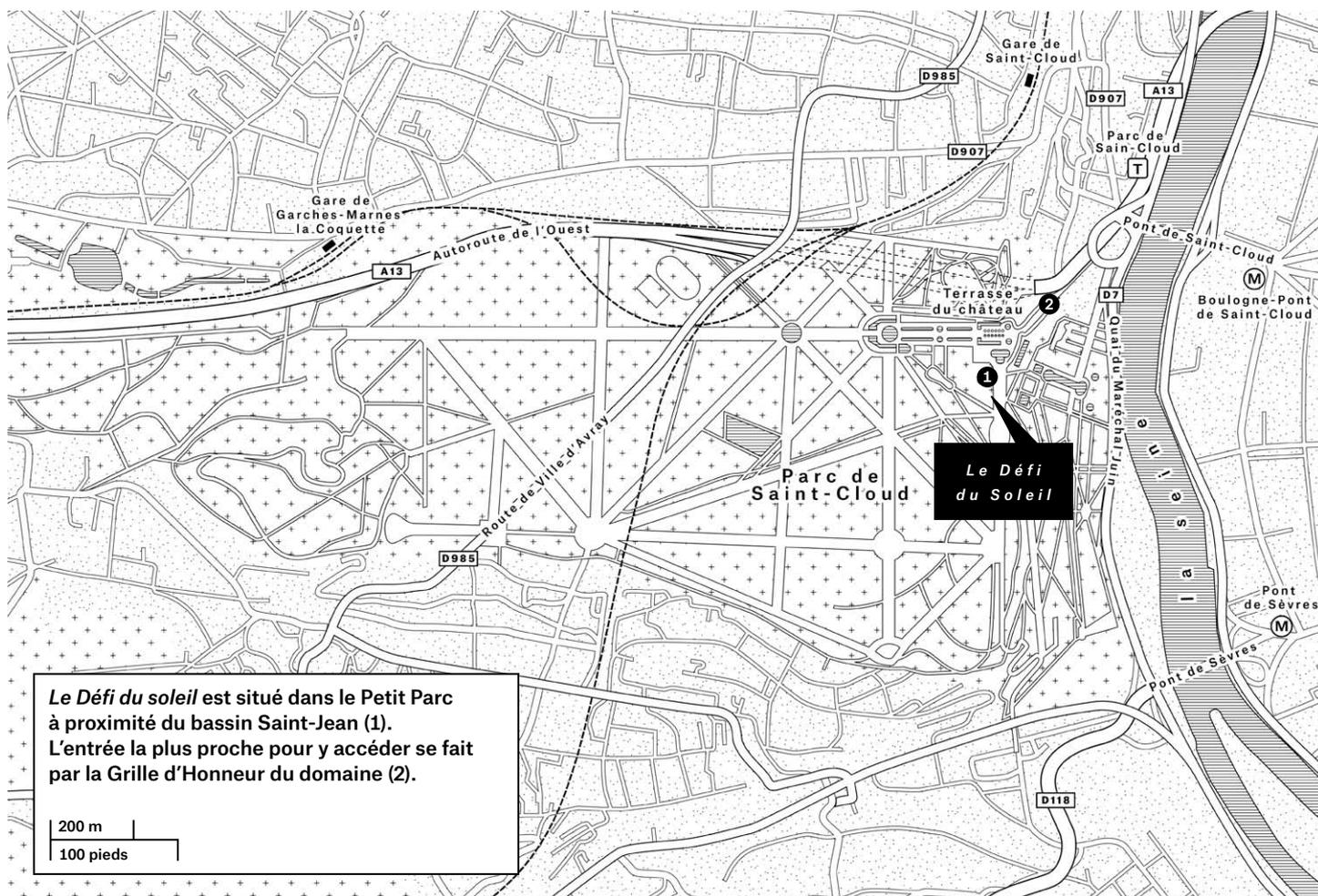
Il y a quatre sortes d'aiguilles (le 8, la cuillère, le S et le Y) et trois sortes de volumes (la sphère, le cône et le cube).

Défi n°3

Au S correspond l'absence du cube. Au 8 correspond l'absence du cône. À la cuillère correspond l'absence de la sphère.

Défi n°4

Il n'y a aucun volume dans le croissant de lune.



### Domaine national de Saint-Cloud

92210 Saint-Cloud  
t. +33(0)1 41 12 02 90  
f. +33(0)1 47 71 38 20  
Coordonnées GPS : Lat. 48,8368° - Long. 2,2182°  
[www.saint-cloud.monuments-nationaux.fr](http://www.saint-cloud.monuments-nationaux.fr)

### Horaires (sous réserve) Ouvert tous les jours

7h30 à 21h Mars, avril, septembre, octobre  
7h30 à 22h Mai à août  
7h30 à 20h Novembre à février

### Tarifs

Piétons	Gratuit
Automobile, deux et trois roues immatriculées à moteur	5 €

### Accès

Métro	Ligne 10 › Boulogne - Pont de Saint-Cloud Ligne 9 › Pont de Sèvres
Bus	Lignes 52, 72, 126, 160, 169, 171, 175, 179, 460 et 467
Tramway	Ligne T2 › Parc de Saint-Cloud
SNCF	Gare Saint-Lazare ou La Défense › arrêt Saint-Cloud
De Paris	Porte de Saint-Cloud puis D 907
De Versailles	D 985

# LA RÈGLE DU JEU DE GÉRARD GAROUSTE

Un film de Renaud Faroux  
et de Juan Pablo Lozano  
12 mn, 2012-2013

Ce documentaire s'appuie sur un entretien inédit avec Gérard Garouste qui nous parle des conditions de création de son œuvre *Le Défi du soleil* et de l'un de ses thèmes fondateurs, celui du Classique et l'Indien. Les auteurs nous dévoilent les coulisses de la production de l'œuvre et nous invitent à suivre les différentes étapes de son parcours, de la fonderie d'art Bocquel en Normandie à son installation au domaine national de Saint-Cloud.

À voir sur

[www.dailymotion.com/CNAP](http://www.dailymotion.com/CNAP)

Renaud Faroux est journaliste, il écrit régulièrement dans *Art-Absolument*, *Étapes*, il collabore avec Bernard Rancillac, Erró, le Collectif du 9<sup>e</sup> Concept... Auteur, on lui doit notamment «Un piéton à Los Angeles» édité par le Centre Pompidou, «Narcisse à Echo Park» édité par Books Factory... Juan Pablo Lozano est réalisateur et photographe. Il collabore avec l'Agence Magnum. Ensemble ils ont réalisé des documentaires sur Peter Klasen, Bill Viola, Vera Molnar...

Ce livret est publié par le Centre national des arts plastiques.



Directeur de publication

Richard Lagrange, directeur

Direction d'ouvrage

Aude Bodet, chef du service de la conservation et de la diffusion du département des collections

Direction éditoriale

Bénédicte Godin, responsable des éditions

Documentation

Stéphanie Fargier-Demergès, chef du service de la documentation et de l'icôneothèque et Isabelle Laurent, chargée de la documentation de la commande publique

Suivi du design graphique

Bénédicte Godin et Véronique Marrier, chargée de mission pour le design graphique

Auteurs

Jacques Bayle, Aude Bodet, Françoise Fradin, Sylvie Glaser, Hortense Lyon

et pour le livret « Enfants & Familles »

Aurélié Lesous, responsable de la médiation

Relecture

Katia de Azevedo (Strasbourg)

Conception graphique

A is a name (Simon Renaud + Jérémie Nuel)

Polices de caractères

Atlas Grotesk & Typewriter (dessiné par Kai Bernau, Susana Carvalho et Christian Schwartz), Lyon text (dessiné par Kai Bernau)

Crédits photographiques

Hugo Miserey

À l'exception de

FIG 1, 3, 4 : Eric Caillet/Musée de Valence

FIG 2 : Adam Rzepka

FIG 5 : Y. Chenot, Paris

Crédits patrimoniaux

© Gérard Garouste/ADAGP, 2013/CNAP

ISBN : 978-2-11-131044-5

©2013, CNAP

*Le Défi du soleil* a été inauguré le 23 mai 2013 par Aurélié Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication. L'installation de l'œuvre au domaine national de Saint-Cloud a été rendue possible grâce au travail conjoint de plusieurs directions et établissements du ministère de la Culture et de la Communication : la Direction générale des patrimoines, la Direction générale de la création artistique, le Centre des monuments nationaux, le Centre national des arts plastiques et le Domaine national de Saint-Cloud.

Suivi du projet

Jacques Bayle (DGCA), Aude Bodet (CNAP), Françoise Fradin (DGP) et Sylvie Glaser (CMN - Domaine national de Saint-Cloud)

Maîtrise d'ouvrage

Centre des monuments nationaux - Direction de la maîtrise d'ouvrage, Marie Bernard, Didier Le Grand, Benjamin Deny

Maîtrise d'œuvre

Fonderie d'art Bocquel, Atelier Banneel

Le Centre national des arts plastiques tient tout particulièrement à remercier Gérard Garouste ainsi que l'ensemble des personnes qui, à un moment ou à un autre, ont accompagné ce projet, de la commande à l'installation de l'œuvre au Domaine national de Saint-Cloud, notamment : Christine Albanel, Guy Amsellem, Dominique Aris, Camille Azais, Alain Banneel, Sylvia Banneel, Philippe Barbat, Philippe Bélaval, Colette Bérême, Régis Bocquel, Claire et Gilles Bocquel, Gilles Bonnevalle, Jean-Marc Boyer, Dominique Cerlet, Jean-Pierre Cian, Michel Clément, Olivier Coutard, Caroline Cros, Annie Delay, David Demongeot, Séverine Drigeard, Jean-Michel Foray, Philippe Geffré, Richard Gérôme, François Goven, Philippe Hardy, Judith Kagan, Olivier Kaepelin, Sarah Kemmet, Jack Lang, Denis Laval, Laurent Le Bon, Isabelle Lemesle, Rémy Louis, Clémence Louvel, Jean-Michel Loyer-Hascoët, Florence Macagno, Luisella Majewski, Frédéric Mitterrand, Claude Mollard, Olivier Morel, Pierre Oudart, Serge Pitiot, Alain Rieu, Sophie Sansonetti, Stéphanie de Santis, Romane Sarfati, Frantz Schoenstein, Jacques Toubon, Françoise Wierzbicki.

L'

L  
E

A P O

L

L I N I

D I O

E N

N Y

S

I

A Q U E

Q

U

I D ?